MONICA GALLAB PRIX DECOUVERTE







Le dessin et l'usage du monde

All the boys

C'est une longue tradition dans la peinture que de représenter la mer, au point que ce genre pictural porte un nom, celui de « Marines ». Si l'on veut bien y réfléchir, cela n'a pourtant rien d'évident : existe-t-il modèle plus indiscipliné ? La mer, toujours en mouvement, comment la figer sur la toile ? Monica Gallab puisait à l'origine dans le vaste répertoire des images trouvées sur internet, mais filme désormais elle-même son sujet, pour en extraire ensuite une image toutes les demi-secondes -protocole virtuellement infini : (même si la série ne compte pour l'instant que six dessins de la mer, rappelons-nous qu'il y a vingt-quatre images par seconde au cinéma!) Belle illustration de la vanité qui guette celui qui voudrait saisir la totalité du monde sensible, ce paradoxe permet d'élargir le point de vue à la condition humaine : notre existence ne ressemble-t-elle pas à une mer en constant devenir, avec ses hauts et ses bas (sa houle!), ses calmes et ses tempêtes, sa beauté et son ennui...? Tenter d'en suspendre le cours est folie, alors autant s'accommoder d'un passage au monde semblable à cette vague qui s'élève timidement au milieu de l'océan pour, l'instant d'après (une vie plus tard), retomber et se fondre dans l'immensité aquatique d'où elle venait d'émerger.

Cela relativise quelque peu les choses, non ? Nous pouvons désormais considérer qu'il est normal que tout passe un jour, même les amours ! Et donc, au lieu de regretter ce que nous pensons avoir perdu (comme si nous possédions quoi que ce soit...), nous pouvons célébrer les moments passés nourrissant un patrimoine d'autant plus précieux qu'il est désormais immatériel. Voilà ! Passant de l'intime à l'universel, la série nous présente une forme d'hommage aux garcons aimés par l'artiste, une fois l'aventure achevée. Ni tristesse (on ne se noie pas dans son chagrin), ni déception (pas de tempête dans un verre d'eau), mais une forme de célébration décalée, une salutaire commémoration. Alors, on fait une liste avec des numéros, et cet inventaire favorise le détachement : les chiffres dorés sont dessinés comme sur les monuments célébrant l'héroïsme d'une Nation (les petites histoires rencontrent ici la grande Histoire), et sont placés en diptyque avec le dessin (d'un moment) de la mer -rien de grave somme toute... Ce qui est confirmé par le manque de préciosité du papier choisi, délicieusement kitsch dans sa teinte rose fânée. C'est une clôture et non une rupture tragique, et chacun de ces amours prend la forme d'une paire interchangeable avec les autres paires de la série : un chiffre/une image de mer. Particulièrement, les images de mer se ressemblent (pas d'opposition manifeste entre un calme plat -qui renverrait à une histoire banale, et une mer tempétueuse -qui témoigneraient d'une passion tumultueuse). Non, juste quelques petites différences, comme autant d'imperfections contrariant la possibilité d'une synthèse parfaite.



Untitled (Eden)

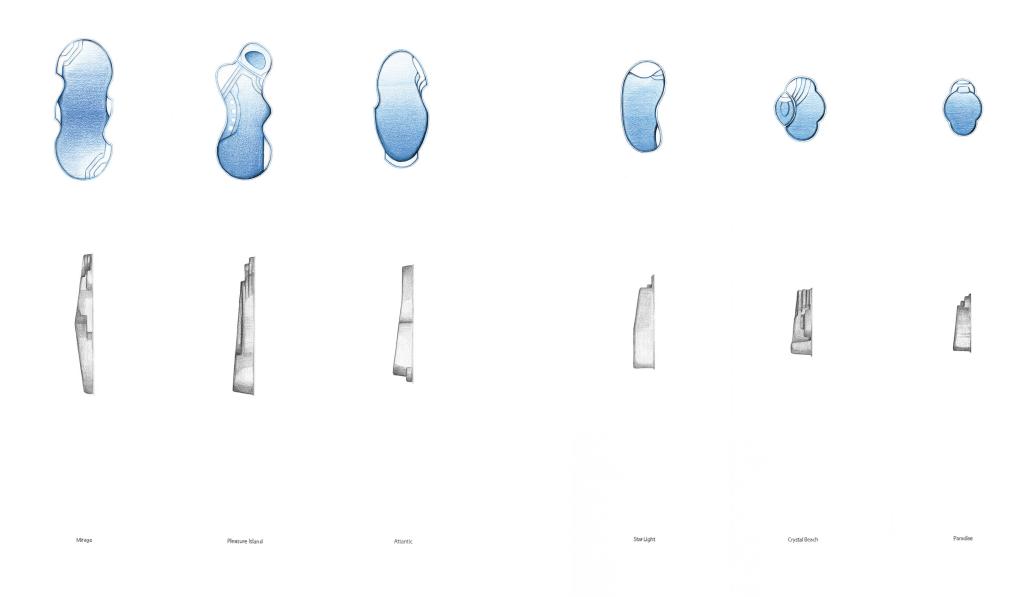
L'installation se compose d'une série de dessins alignés en trois bandes horizontales. La première ligne rassemble de curieuses formes bleues, comme les déclinaisons d'un motif sans cesse retravaillé. La deuxième ligne fonctionne sur le même principe mais avec des formes grises et mystérieuses. La troisième ligne égrène une suite incohérente de mots étranges : Atlantic, Barcelona, Bayside, Broadway... drôle d'abécédaire! Intrigué par cette première « lecture » de gauche à droite, considérons les dessins de haut en bas pour découvrir qu'ils figurent le même objet, formant un sous-ensemble cohérent dans la composition. En effet, le premier dessin montre une piscine « de face », le deuxième reprend la même piscine « de profil », et le troisième en donne la « légende » -ces objets ont un nom! Monica Gallab a donc décidé de s'approprier les modèles d'un catalogue de coques de piscines « en kit ». D'abord la forme et l'étendue de l'intérieur bleuté de la piscine « en plan ». Ensuite, la profondeur et la longueur de l'extérieur de la piscine « en coupe » (pas besoin de couleur ici car, la coque étant destinée à être enterrée, personne n'en verra plus ce côté une fois le chantier achevé). Enfin, le nom du modèle afin de passer commande ou de rêver à l'exotisme prometteur des appellations : Ceasars Palace, Canyon Lake, Crystal Beach, Desert Spring...

Mais à quoi bon recopier les modèles d'un catalogue de piscines préfabriquées? Cependant, avant d'aborder les questions d'interprétation, le protocole mis en place par l'artiste est suffisamment singulier pour que l'on s'y attarde encore un peu en identifiant les étapes président à l'exposition des dessins. Sur base des plans exécutés par un designer en piscine, les coques ont été produites en usine. Elles font plusieurs dizaines de mètres carrés et occupent un volume spatial conséquent, comme on peut le constater sur leur lieu de vente, où elles sont présentées verticalement -de façon incongrue pour leur usage (pas facile à remplir d'eau !), mais justifiée pour leur promotion (le contour et les dimensions sont évidentes). Or, cette masse imposante, une fois enterrée dans le jardin de son heureux propriétaire, se réduira bientôt à un creux qu'il faudra remplir d'eau pour en avoir l'usage (un bassin vide c'est juste dangereux...) : un véritable retournement de situation! L'eau troublera alors notre perception visuelle de la profondeur réelle de la coque, tandis que notre corps pourra faire l'expérience de ce plein liquide en plongeant dans une eau dont la résistance nous permettra de nager, c'est-à-dire d'évoluer dans un état intermédiaire entre la marche sur la terre et le vol dans les airs. En quelque sorte, nous voilà ainsi passés du dessin (le plan des coques) à la sculpture (le moulage des coques) puis à la performance (remplir et nager dans les coques). Progressons donc encore sur cette voie : pour faire l'article des piscines, il faut un catalogue présentant les modèles, édité au moyen d'un ordinateur générant des images de synthèse et une police de caractère.

Enfin, à partir de ce catalogue, Monica Gallab décide de transposer de ces images commerciales dans la sphère artistique : il s'agit de convertir la taille des images au format du papier choisi pour les dessins, et de recopier fidèlement au crayon les images et le texte –une seconde représentation des coques de piscines, à partir d'une première version informatique.

Abordons maintenant la dimension sérielle du travail. On sait que dès l'Antiquité, le philosophe Platon suspectait les images d'éloigner les hommes de la vérité des Idées (des concepts intelligible et unique, à l'origine des objets sensibles dans toute leur diversité). Il pensait que les multiples sortes de chaises matérielles se déclinaient à partir d'un modèle intellectuel unique et parfait. Les artistes s'efforcant de représenter les objets visibles et triviaux contrariaient donc la nécessité pour l'être humain de se rapprocher des idées invisibles et parfaites, en ajoutant une copie à la copie si l'on peut dire. À l'inverse de la position platonicienne, Aristote fit l'éloge des artistes en affirmant que les œuvres d'art, s'efforçant inlassablement de figurer les éléments du monde visible, permettaient d'aboutir à une synthèse idéale transcendant la diversité des formes existantes, et d'atteindre ainsi le modèle commun à toutes les déclinaisons d'objets. La série des piscines nous conduit manifestement au cœur de cette tension entre, d'une part, la volonté d'atteindre la forme idéale et, d'autre part, le nécessaire inventaire de toutes les formes possibles pour faire l'expérience totale du monde. Une guête évidemment perdue d'avance qui génère une recherche sans fin : est-ce par prudence que Monica Gallab ne s'est jusqu'ici confrontée qu'à un seul catalogue de piscines ? Ce premier corpus lui a offert déjà plus de soixante modèles différents, mais elle reconnaît que d'autres catalogues existent avec des centaines d'autres modèles possibles... Il faut en tous les cas une certaine détermination pour entreprendre cette collection de modèles de piscines, les inventorier, les classer, les exposer en longues séries horizontales et brève séries verticales (face, profil, légende).

Nous arrivons ainsi à l'interprétation de cette installation. Sommes-nous face au travail d'un savant, occupé à déchiffrer une langue inconnue en répertoriant ses différentes composantes pour en reconstituer le lexique voire la grammaire ? Partons du principe que le sens des mots est univoque, tandis que l'image demeure ouverte et, par là, sujette à plusieurs interprétations. Ainsi, la lecture verticale des trois « représentations » des modèles de piscines, nous conduit de l'image bleue au texte noir, par l'intermédiaire d'un motif intermédiaire (image ou écriture ? figuratif ou abstrait ?) servant de trait d'union entre une chose et son nom. Si le texte permet de fixer le sens des images, il y aurait donc, dans la série

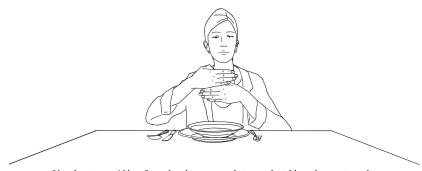


verticale, l'exposé d'une explication de l'image au moyen d'un schéma et d'une légende. Ceci étant, il faut bien admettre que les trois niveaux sont dessinés : tant les signes visuels que graphiques sont des représentations au trait, et donc les « mots » sont ici des « images » imitant fidèlement la police d'écriture du catalogue ! Au surplus, on a vu que leur somme ne produisait aucune phrase cohérente, ajoutant même un certain mystère à l'ensemble. C'est que nous ne sommes pas face au dispositif pédagogique d'un scientifique mais devant la composition d'une artiste, qui nous fait habilement passer de la trivialité d'un catalogue de coques de piscines produites industriellement, à la poésie d'un inventaire de formes dessinées à la main... Au-delà de cette pertinente déconstruction de nos modes d'appréhension du réel, au cœur de ces tensions visuelles et paradoxes formels, Monica Gallab pose sur l'usage du monde un regard anthropologique. Elle découvre ainsi que notre rapport à la nature est dévoyé, que nos désirs sont contrôlés et nos plaisirs formatés. Comment ? Ne voyez-vous pas qu'au lieu de plonger dans les lacs, les étangs, les rivières, nous barbotons dans des coques en polystyrène ? Quoi ? Ne trouvez-vous pas étrange qu'une artiste délaisse la peinture de paysage pour reproduire docilement des piscines ? Pour dénoncer cette industrialisation des loisirs, il fallait faire le pari absurde de dessiner à la main des images et des mots (qui pouvaient être simplement imprimés), et rendre ainsi aux objets leur caractère précieux. Pour conjurer l'urgence consumériste affichée sur un catalogue feuilleté à la hâte, il fallait spatialiser les séries d'objets de manière à favoriser le temps du regard, et ouvrir à nouveau les yeux sur la beauté naturelle du monde.

The proper way to eat soup et Eating soup

On connaît désormais l'acuité du regard que Monica Gallab pose sur notre quotidien pour en fragiliser les certitudes, et dénoncer l'artificialité des règles gouvernant nos vies. Dans ce film d'animation, elle scénarise un manuel de bienséance consacré à l'art de manger une soupe suivant les règles de l'étiquette. Mais oui, même pour une action aussi ancienne, universelle et nécessaire, l'homme a imaginé une bonne manière de faire! Le coup de crayon de l'artiste agit ici comme un scalpel autopsiant le code imposé aux gourmands: la répétition en boucle dénonce l'absurdité de cette pratique autoritaire et pédagogique. On notera que nous avons encore affaire à une série; celle des d'images mises bout à bout pour produire l'animation. Il apparaît ainsi que c'est au cœur de sa formation –le cinéma

d'animation— que Monica Gallab eut l'inspiration du meilleur outil pour troubler notre perception de la réalité. En effet, dans la série impressionnante de dessins nécessaires à la réalisation d'un film, de petites modifications sont constamment obligatoires pour générer le mouvement des personnages—comme un grain de sable troublant le bel ordre établi. Ah ! les petites différences sabotant le grand formatage, et dont l'accumulation finira par avoir raison du modèle parfait... En distillant un certain malaise dans une situation familière, il s'agit de forcer le regard pour voir le monde dans sa beauté concrète, celle d'une imperfection que nous ne parviendrons jamais à maîtriser.

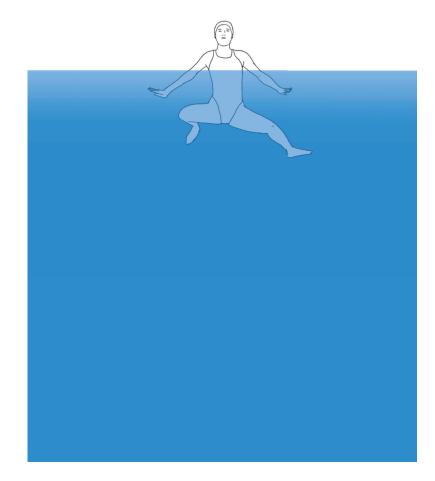


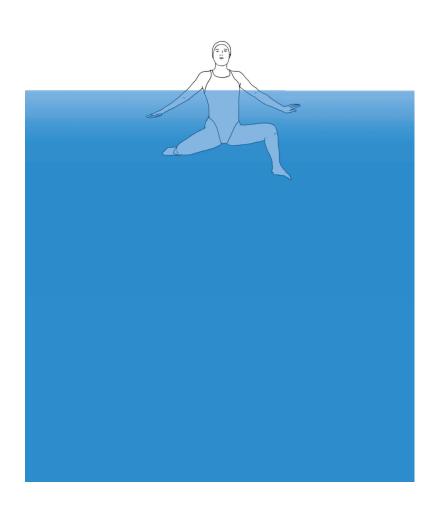
Use about two widths of your hand to measure between the table and your stomach

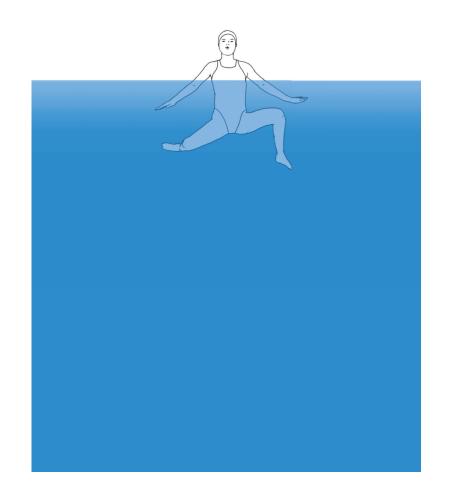
Synchronicity for a better place

Les nageuses flottent, comme en suspension entre deux états. Le torse à l'air, les jambes à l'eau, elles doivent nager sans cesse pour ne pas couler. La boucle ici encore dénonce l'absurdité de la situation avec une once de cruauté et une pincée d'humour : à force, ne risquent-elles pas de s'épuiser et de se noyer ? Prenons garde à ne pas perdre toute liberté dans les routines... À y regarder de plus près (comme nous le propose sans cesse l'artiste), la synchronisation de ces nageuses est imparfaite, de petits décalages sont dénoncés par le dessin. Tout cela pointe encore l'absurdité d'une société qui fonctionnerait exclusivement sur les règles dictées par une quelconque autorité. Monica Gallab habite ce monde, mais comme l'enfant dessinant pour apprivoiser son environnement, elle s'appuie sur sa pratique artistique pour composer avec lui. Refusant tout jugement, son ironie joyeuse trouve la juste distance d'où regarder le monde sans lui en vouloir. Tout cela est grave, mais en fin de compte, l'œuvre n'est pas triste, et nous lui sommes finalement reconnaissant pour cette salutaire fraîcheur!

Éric Van Essche Université libre de Bruxelles







L'ARTISTE

Monica Gallab est née à Londres en 1983. Artiste nomade, elle obtient un premier diplôme en cinéma d'animation à l'école The Arts Institute de Bournemouth en Angleterre (2005), voyage en Sicile, puis décroche un second diplôme d'animation à l'École nationale supérieure des arts visuels (ENSAV) de la Cambre à Bruxelles (2009). Elle part ensuite en Argentine où elle travaille pendant quatre années à Buenos Aires dans l'animation, sans oublier un séjour de plusieurs mois en Corée du Sud où elle partira deux fois en résidence (2012 et 2013). Elle vit désormais et travaille à Bruxelles. Exposant régulièrement en solo ou en groupe, tant en Belgique qu'à l'étranger, elle est lauréate du Prix Médiatine en 2009 et du Prix Découverte de Rouge-Cloître pour lequel elle est lauréate ex æquo en 2015-2016

PRIX DÉCOUVERTE ROUGE-CLOÎTRE 2016

Créé en 1995, libre de technique et de thème et résolument orienté vers l'art contemporain. le Prix Découverte de Rouge-Cloître a pour objectifs la découverte et la promotion de talents artistiques qui n'ont pas encore la place qu'ils méritent sur la scène culturelle. Ce concours a pour vocation de découvrir des artistes prometteurs et de les soutenir en leur offrant l'espace et les moyens de présenter leur travail au public. Le concours s'étale sur deux ans : la première année, chaque candidat présente deux œuvres accompagnées d'un dossier explicitant sa démarche artistique. Un jury, composé de personnalités du monde des arts plastiques, sélectionne plusieurs candidats parmi l'ensemble des participants. Une exposition collective est alors organisée. Dans un second temps, les membres du jury visitent les ateliers des artistes sélectionnés afin d'approfondir la connaissance de leur parcours et de l'ensemble de leur production et d'être ainsi à même de sélectionner le lauréat final.

Celui-ci se voit offrir, outre un prix d'un montant de 3.000€, l'organisation d'une exposition de ses œuvres au Centre d'Art de Rouge-Cloître, ainsi que la rédaction par un spécialiste d'un cahier illustré sur son travail.

En cette année 2016, nous avons le plaisir de vous présenter les travaux de Monica Gallab et Julien Brunet, lauréats *ex aequo* de la onzième édition du Prix Découverte.

Centre d'Art de Rouge-Cloître

Rue du Rouge-Cloître 4 Bruxelles 1160

T: 02 660 55 97

 $\underline{www.rouge\text{-}cloitre.be} \hspace{0.2cm} \underline{info@rouge\text{-}cloitre.be}$

Directeur : Vincent Vanhamme Collaboratrice : Olivia Bassem Service éducatif : Émilie Debauve

Design: Monica Gallab & Thierry Verbeeck













